



Depuis la création de ce bimestriel, nous avons sorti 10 numéros, le dernier né est celui que vous tenez entre les mains.

Cette nouvelle manière de communiquer avec vous a vu le jour pendant le confinement; entre mars et juin 2020, nous avons tout remis en question, tout rediscuté, tout malaxé. Le moment s'y prêtait et surtout ce temps suspendu, inconnu et inédit nous a poussées à requestionner notre pratique, notre travail. C'est pourquoi il nous a semblé que le format journal, ou fanzine, se prêtait particulièrement bien à ces temps mouvants et incertains; qu'il permettrait une forme de souplesse dans la communication; qu'il s'adapterait aux changements et à l'air du temps; qu'il pourrait être non seulement un programme mais aussi une tribune pour des coups de gueule, une page blanche à offrir à une artiste, un espace de liberté dans lequel présenter textes, dessins, images ou même mots croisés. Retour sur 2 ans de BIMs!

Le BIM a évolué depuis sa création, il s'est moulé aux conditions, a explosé le cadre, parfois 16 pages, le plus souvent désormais 24 pages; c'est un support que nous affectionnons tout particulièrement car il nous ressemble, aux artistes aussi, il n'est pas bégueule et est toujours d'accord de se modifier en fonction des aléas et de l'actualité.

Il y a deux choses pourtant qui ne changent pas depuis le début: tout d'abord la double page centrale qui est toujours laissée à la libre créativité des formidables graphistes du Grütli qui composent cette gazette. Et le titre aussi que nous voulions différent à chaque numéro; parfois ce titre déboule rapidement dans nos têtes, d'autres fois il surgit plus difficilement, mais il reflète à chaque fois un état d'esprit, il est la photographie de l'instant. Et il est toujours différent graphiquement.

Nous profitons donc de ce dixième édito pour remercier et féliciter le duo qui a forgé l'image du Grütli depuis juillet 2018, David Mamie et Nicola Todeschini, toujours prêts à répondre avec enthousiasme à nos lubies graphiques, à nos idées intempestives et à nos explications parfois confuses...

Sortir un journal tous les 2 mois n’est pas chose toujours aisée, loin de là... mais nous essayons de nous tenir à ce rythme tant que faire se peut et de le nourrir comme il se doit.

De SAUVAGE à SÉRENDIPITÉ donc, de septembre 2020 à mars 2022, ce BIM a pris bien des formes.

SAUVAGE se voulait un peu revendicatif car il collait parfaitement bien avec les interrogations soulevées par la pandémie ; précarisation du travail des artistes, remise en question des temps de production. Envie de ruer dans les brancards, de prendre le taureau par les cornes et de secouer le cocotier.

L’INUTILE reflétait un état d’esprit un peu plus morose, dans la queue de la comète du premier confinement et son titre était quelque peu prémonitoire puisque les lieux culturels fermaient aux premiers jours de novembre.

BIEN FAIT, MAL FAIT, PAS FAIT empruntait à l’artiste Robert Filliou son principe d’équivalence dans l’art énoncé en 1968 ; et c’est un théâtre bel et bien fermé, avec des perspectives bouchées, qui accueillait ce numéro 3, redonnant ainsi à Filliou ses lettres de noblesse et une certaine prédiction dans l’art de parler de l’art en temps de pandémie...

IDNICAETUR DE PEROMRFNACES a servi de plateau aux créatrices invitées lors de notre GO GO GO 2021 virtuel ; des pages remplies de textes, dessins ou images pour dire tout ce à quoi vous n’avez pas pu assister en janvier lors de ces trois journées de performances en tout genre. Il faisait également un pied-

de-nez aux formulaires abracadabran-tesques que les actrices culturelles ont dû remplir au cœur de l’hiver et qui fleurissaient au sein des administrations, de Berne à Genève.

RÉSISTE – le bien nommé – concentrait en son cœur l’injonction que nous nous faisons à nous-mêmes à ne pas baisser les bras et annonçait, à quelques jours de la mise sous presse, la réouverture inespérée des lieux culturels.

ENCORE !, numéro 6, parce que nous entamions notre deuxième mandat après 3 ans ici au Grütli ; parce que sans son O central, il dit l’encre qui colore ses pages ; parce qu’à le prononcer, on entend *ancré* et que c’est ce que nous avons tenté de faire depuis le début, ancrer vos habitudes ici, les pratiques des artistes, faire de cette maison une sorte de port d’attache en somme...

SUPERCALIFRAGILISTICEXPIA-LIDOCIOUS, mot magique à crier très fort pour déjouer le mauvais sort qui s’acharnait sur nous toutes ; jauges réduites, ouvertures et fermetures, pass Covid, cas contacts dans les équipes, peur des annulations. Invocation pour nous stimuler, nous motiver.

OÙH LA LA !, un numéro 8 qui laissait entrevoir la possibilité d’une éclaircie et toutes les incantations des numéros précédents, toutes les prières, la sauge brûlée, le sel dans les coins ont eu raison des mesures sanitaires ; l’ouverture s’est profilée puis s’est confirmée et cette édition annonçait entre autres choses, le GO GO GO 2022 qui a fait l’effet d’un baume bénéfique pour notre âme et notre moral.

SÉRENDIPITÉ enfin, s’est revêtu d’un violet fougueux, couleur du printemps. La définition de ce mot à la sonorité si belle pourrait figurer en tête de chacun des numéros à venir, car travailler ici, accompagner les artistes, découvrir de nouveaux spectacles, des formes inattendues, accueillir le public, tout ça peut se résumer dans cette définition : *capacité, aptitude à faire par hasard une découverte inattendue et fructueuse et à en saisir l’utilité.*

Dix numéros donc, pour un total de 168 pages, déclinées en rouge, brun, vert, violet ou bleu, le long desquelles nous avons eu l’occasion de revenir sur des spectacles, laisser la parole à des artistes, des cartes blanches à des dessinatrices. Nous avons raconté nos envies de résidences, partagé notre besoin de prendre le temps, nous avons expliqué le pourquoi du tarif au choix si cher à notre cœur, annoncé l’obtention du Label culture inclusive et toutes les mesures prises pour un théâtre plus ouvert et accueillant. Entre un hommage à Fatima, ancienne collaboratrice partie prendre sa retraite au soleil, une description du Bureau des Compagnies, des prises de position quant aux formes de soutiens que nous voulons offrir aux artistes, ce bimestriel, né un jour de marche au bord de l’Aire en plein confinement, respire les temps que nous vivons ; il est le miroir de nos préoccupations, de nos joies et de nos doutes. Il est fait pour vous et c’est à vous que nous pensons au moment de l’écrire. Son cœur bat au rythme de cette maison et des artistes qui l’habitent.

Barbara Giongo & Nataly Sugnaux Hernandez

Prendre soin



les unes des autres

En décembre dernier, nous avons accueilli l’équipe de *Taking Care of God*, spectacle présenté dans le cadre d’une tournée suisse, qui a voyagé à Bâle, Zurich, Lucerne, Lausanne et Genève.

Je rencontre l’initiatrice et conceptrice de ce projet, Soraya Lutangu Bonaventure, quelques semaines après la fin de ce qui a été avant tout une incroyable aventure humaine ; elle s’est reposée, a pris du temps pour elle mais je sens pendant que nous échangeons, qu’elle est encore chargée d’énergies, qu’elle a des images plein la tête et des sensations plein le corps. Notre conversation sera dense, un peu émotive parfois et riche surtout ; elle me livre les détails, les péripéties qui ont jalonnés ces deux années, deux ans depuis notre première rencontre et la décision de collaborer ensemble.

Soraya est une musicienne helvético-congolaise ; après avoir arpenté la planète, joué dans des clubs prestigieux *all over the world*, elle s’installe un jour en Ouganda, à Kampala, *la Berlin de l’Afrique*, dira-t-elle, *où il y a beaucoup de créatifs, beaucoup de personnes issues des diasporas africaines*. Elle ajoute : *Kampala est une ville jungle. La nature y est ultra présente, elle est en train de manger les lampadaires, il y a des lianes partout, la météo et l’environnement m’influencent beaucoup.*

Elle est à Kampala parce qu’elle avait été invitée à se produire au festival Nyege Nyege, formidable événement musical qui est devenu en peu de temps le haut-lieu de l’avant-garde électronique ; ainsi, Soraya a connu le pays et sa capitale tentaculaire, elle décide d’y rester, *parce cette ville vibre et que je ne m’y suis jamais sentie agressée.*

La discussion continue, intense ; elle évoque son rapport à l’Afrique en ayant grandi en Suisse, à sa double identité. Elle me parle de la grande spiritualité qu’il y avait dans ses deux familles, la suisse et la congolaise, des spiritualités vécues et perçues différemment mais bien présentes : *j’avais beaucoup de préjugés à retourner à l’église que j’avais fréquentée petite. Il y avait*

quelque chose d’oppressant que j’avais envie de challenger, et j’avais déjà remarqué des similitudes entre mon attirance vers la transe des communautés religieuses et celle pratiquée par les communautés des clubs.

Elle regrette qu’on ne parle pas plus de spiritualité, en Suisse notamment, pas plus que dans les clubs, ça lui manque cette recherche de la transe, même si elle a vécu des connexions spirituelles dans la musique.

Soraya à Kampala donc ; et c’est là qu’elle découvre, dans l’église congolaise de Kingdom, le Kingdom Gospel Club. Nathalie Edri Anguezu, Alain Robinson, Gradel Steven Mandago, Luc Delphin Mandago, Elvis Daniel Ngonda et John Dellavine Kangitsi sont émigrées depuis plus de 10 ans en Ouganda et ont le statut de réfugiées politiques, car elles ont fui le Congo pendant la guerre. La communauté congolaise de Kampala est très soudée et active ; *les réfugiées ne sont pas considérées là-bas comme elles le sont ici. Il y a beaucoup de respect et de gratitude pour les gens qui viennent et il n’y a pas cette intégration forcée.*

La connexion avec le Kingdom s’est faite à travers l’amour de la musique, son incompréhension parfois, la transe qu’elle provoque, son utilisation dans les religions, dans les rituels ; *raconter des histoires en rythme, ensemble, c’est ça qui nous a rapproché au début.*

Soraya m’avoue avec un demi-sourire qu’elle a un peu exagéré sa relation avec Dieu lorsqu’elle a rencontré le Kingdom. Elle leur a dit qu’elle voulait amener leur Gospel dans le club, elles l’ont nourri avec des rituels, des paroles. Le Kingdom avait des préjugés sur les clubs, Soraya en avait sur l’église, la rencontre s’est faite quand même.

Finale PREMIO

13h30

Collectif Foulles

Medieval Crack

14h30

Annakatharina Chiedza Spörri

Perspectives

15h30

Lorena Stadelmann

Bolero de Bienvenida II

16h30

Cie Pluton

Alice Oechslin et Ulysse Berdat

Horizon Pluton

Le Grütli accueille la finale de PREMIO, un prix d’encouragement pour les arts de la scène attribué chaque année dans le cadre d’un concours. Le but est d’encourager les jeunes compagnies de théâtre et de danse et de les mettre en réseau avec des théâtres indépendants et des festivals.

Entrée libre

Pour plus d’informations et réservations, voir notre site grutli.ch

Samedi 14 mai

Elles se voyaient seulement à l’église au début, une église ouverte tout le temps. *J’y allais tous les jours, puis je les ai enregistrées, ensuite j’ai créé de la musique club et elles chantaient des lamentations. Ça a amené de la joie, de la création, de l’espoir.*

Ça y est. Soraya a (re)connecté. Avec ce pays, l’Ouganda, où elle habite désormais, et avec la spiritualité. C’est la musique qui fait le lien. Et elle ne peut plus se passer du Kingdom. Elle leur propose de travailler ensemble. La production se monte ici en Suisse en partenariat avec l’Arsenic, le Grütli, la Kaserne de Bâle. Et s’ajouteront par la suite le SüdPol à Lucerne, la Gessnerallee de Zurich et l’aide de RESO, plateforme pour la danse. Tout se met en place entre la fin 2019 et le début 2020 ; la tournée est prévue pour l’automne-hiver 2020, avec des répétitions qui se feront à Kampala en août pour se terminer ensuite en Suisse.

Mais c’était sans compter avec la pandémie qui a tout arrêté, tout bloqué, tout empêché. L’obtention de visas pour l’Europe devenait, à cause de la situation sanitaire, encore plus problématique. C’est là que le premier miracle a opéré : toutes les partenaires, absolument toutes, toutes les collaboratrices du projet ont joué le jeu et ont accepté de reporter la création d’une année, pratiquement jour pour jour.

Les étoiles semblaient être donc toutes alignées, mais les péripéties ne s’arrêteront pas là. En raison de leur statut de réfugiées congolaises, le Kingdom a dû retourner au Congo afin d’établir des passeports en vue de l’obtention d’un visa. Dit comme ça, vu d’ici, ça pourrait sembler simple... Parties pour Goma en bus de fortune alors qu’une guerre civile faisait rage dans le nord-est du pays, elles ont dû attendre une semaine cachées dans un appartement à cause de leur statut en attente de leurs passeports. Une fois ceux-ci en poche, elles repartent mais voilà que le volcan Nyiragongo explose, la ville doit être évacuée, tous les plans prévus ont été annulés... Le Kingdom retourne vers l’Ouganda à pied, marchant pendant 2 jours pour revenir à Kampala.

L’obtention de ces visas s’est avérée extrêmement compliquée aussi à cause de la fermeture pour cause de pandémie des ambassades congolaise et suisse en Ouganda. Nathalie, Alain, Gradel Steven, Luc Delphin, Elvis Daniel et John doivent se rendre au Kenya où, 5 jours plus tard, elles obtiennent enfin l’autorisation de monter dans un avion pour la Suisse. À Lausanne, Soraya et son équipe rongent leur frein, sans rien pouvoir faire qu’attendre. Le travail toutes ensemble commence alors avec une semaine de retard.



Photos: Ian Nyanzi, Uganda Museum



Le système empêche ; il nous dit, vous Africaines, vous ne pouvez pas venir ici. Le passeport, c’est un espoir. C’est grâce à ce projet de spectacle qu’elles peuvent avoir cet espoir. Je me disais que si le Covid empêchait ce spectacle d’exister, au moins cela aura permis qu’elles obtiennent un passeport, ce qui est incroyable pour des personnes réfugiées.

Dans le spectacle, leurs chants racontent cette histoire incroyable, leur histoire pour réussir enfin à présenter le spectacle ; des chants qui disent la gratitude, qui sont aussi des lamentations et sont porteurs d’espoir. Soraya est admirative de ce chœur car *il arrive à faire passer les émotions, il y a quelque chose de magique qui t’attrape, leur authenticité, leur vulnérabilité ; elles amènent une vérité, elles prient, elles en oublient leur partition, elles changent des choses tout le temps. J’ai été plus d’une fois surprise par ce qu’elles faisaient sur scène et j’adore ça !*

La relation entre les membres de l’équipe, Soraya et le Kingdom s’est tissée et renforcée grâce à la musique, à la danse et aux chants ; mais il y aussi une grande part de magie et de spiritualité. Tous les soirs, avant chaque représentation, un rituel se met en place, un rituel qui leur appartient : se bénir, prier, se nettoyer spirituellement, connecter les corps et les cœurs. Le spectacle peut alors commencer.

Lorsqu’on pénètre dans la salle de spectacle, un parfum léger d’encens nous enveloppe, on ressent les vibrations, les énergies ; prendre soin de Dieu ? Et si cela signifiait surtout prendre soin les unes des autres ?

Barbara Giongo

Au commencement

Photos: Geoffroy Baud

En janvier dernier, la chorégraphe et danseuse Melissa Cascarino a présenté *Lupae*, un spectacle explorant la figure mythique de la louve. Sur scène, de la lumière, 400 kg d’albâtre en blocs de différentes tailles et une danseuse, fragile et puissante à la fois. Un soir, après une des représentations, le public a pu se joindre à un échange entre Melissa Cascarino et Francesca Prescendi,

spécialiste des religions, des mythologies et de l’anthropologie du monde ancien et, heureux hasard, chargée de cours à l’Université de Genève. Elles ont collaboré pendant le processus de création de *Lupae*, se rencontrant sur ces thématiques communes et croisant leurs pratiques. Nous vous livrons ici un extrait de cet échange, pendant lequel Melissa parle de son processus de création.

était la louve

Pour parler de mon travail, c’est toujours très difficile d’être brève. Je ne sais jamais quoi cacher et quoi dévoiler. On ne choisit pas des thèmes de création comme on chercherait un mot dans un dictionnaire ou en se disant « demain il faut absolument que je fasse une création sur tel sujet ». Pour moi, cela ne se passe pas comme ça. Pendant des années, il y a plusieurs chantiers ouverts en même temps. Je travaille de façon très empirique. D’abord, il y a des sujets dissociés dans mes recherches : l’animalité du danseur, la mythologie, le rapport cosmique au monde de l’autre, le patrimoine, l’héritage, la pierre... Ce sont des fragments qui tout à coup se concentrent en une seule pièce. Un peu comme une sculptrice qui commence avec un énorme bloc d’albâtre et tout à coup ça prend une forme. Ce n’est pas volontaire de ma part.

Par exemple, il y a quelques années, j’ai fait un travail sur les migrants. Un jour je faisais le ménage chez moi, il y avait des tonnes de vêtements partout, je les avais mis au sol. Il y en avait vraiment des centaines de kilos ! Et tout à coup j’ai vu bouger des corps à l’intérieur. J’ai pensé au poème d’Erri de Luca, sur des migrants sur un bateau. Et la pièce est née comme ça. Le spectacle s’est appelé *Mon corps dépeuplé*. C’est la matière, devant moi, qui m’a dit ce que je devais faire.

De la même manière, pour *Lupae*, tout ce travail autour de l’animal, la matière, le côté archaïque, antique qui m’habite beaucoup a pris la figure de la louve. Pour moi, il y a un autre aspect qui se concentre dans cette figure, ce sont les identités fragmentées du féminin. Par moments, on dirait que l’expression du féminin, c’est soit être mère, soit pute, soit sainte. La louve concentre toutes ces figures du féminin en un seul corps.

Et puis, il y a un troisième aspect qui me fascine dans la mythologie, parce que ce sont des figures à l’opposé de ce qu’est notre monde aujourd’hui. Elles concentrent le tout : elles sont à la fois le minéral, le végétal, l’animal et l’humain, le profane et le sacré. Le monde d’aujourd’hui est extrêmement fragmenté.



Dans mon travail en général, cette question prend plein de formes différentes. J’abrite en moi une utopie très profonde qui serait de concentrer le tout. Comme si c’était par cette voie-là qu’on allait arriver à autre chose. Bien sûr, je reconnais les combats singuliers qui sont extrêmement utiles, comme le féminisme par exemple. Mais mon utopie, ma fonction à moi, c’est de pouvoir rassembler le tout, et que par un dépassement de la question identitaire, un dépassement de la question du genre, on accède à une sorte d’au-delà. La force poétique, l’héritage du monde antique. Pour avoir un rapport au monde différent. C’est une utopie que j’ai. Cela me fait penser à Walter Benjamin qui dit que c’est dans l’utopie que réside la résistance des peuples, il ne s’agit pas de l’utopie au sens de ce qui ne se fera jamais, mais plutôt de l’utopie comme un ailleurs, un inconnu... Et cette notion est présente dans tout mon travail.

En Italie, peut-être plus que dans d’autres pays, on vit avec les statues, la sensualité de ce patrimoine est très forte. Dans *Lupae*, l’albâtre s’est imposé à moi de manière naturelle. Comme j’aime beaucoup travailler avec la matière, je trouvais intéressant de mettre des blocs d’albâtre de 10 kg sur scène et de vraiment faire corps avec cette pierre lourde, qui change de forme, qui perd des fragments. Et sans faire semblant, comment faire corps avec ça pour faire corps avec le monde.

Il y aussi le mot rusticité* auquel je tiens beaucoup. Je vis avec un paysan qui fait de la biodynamique et qui a un troupeau de 600 brebis. C’est un travail très physique, je l’aide volontiers. On parle beaucoup de la rusticité du pied de la brebis, c’est sa faculté d’adaptation au terrain, au relief dans lequel elle évolue. Je trouve cette notion très intéressante. La rusticité, c’est ça que je fais depuis des années.

Extraits de la rencontre du 28 janvier 2022

* Rusticité : aptitude d’une plante ou d’un animal à supporter des conditions de vie difficiles.

Lectures électrisantes à écouter en boucle!

Depuis le 19 mars dernier, vous avez accès aux *Podcasts du Grütli*. C’est une envie qui était dans l’air depuis longtemps. Il y a toujours eu le désir de proposer des moments autour de la littérature.

Tout au long de la saison 2018-2019, en collaboration avec Claude Thébert, ont eu lieu dans l’espace dit Le Gueuloir des lectures avec, parfois, la présence des autrices : Camille Toledo, Odile Cornuz, Jérôme Richer, Guillaume Favre. En 2019-2020, toujours avec Claude Thébert et quelques maisons d’éditions romandes, ont eu lieu 4 soirées pour découvrir l’écriture d’autrices d’aujourd’hui, mais aussi pour danser, s’amuser, se rencontrer... Nous avons accueilli les éditions art&fiction, Zoé, Héros-Limite et Ripopée.

Alors, pourquoi ce glissement vers le podcast ? Rembobinons un peu.

Le podcast est « un mot-valise qui vient de l’anglais, créé par accident en 2004 par un journaliste de la BBC. C’est une contraction entre *pod* de iPod, le baladeur à succès d’Apple et *broadcast* qui signifie diffusion. »

Cela fait approximativement une dizaine d’années que la création sonore est apparue. Ce nouveau moyen d’expression bouillonnait dans pas mal de marmites mais s’est démocratisé de manière spectaculaire pour différentes raisons. D’un côté, les médias publics publient leurs contenus sur leur site et cela nous habitue à revenir aux émissions de manière différée. De l’autre, la technologie est plus accessible (de bons enregistreurs plus faciles à utiliser sont moins chers). Enfin, une pandémie est passée par là, empêchant les rencontres publiques et nous poussant dans les bras de cette technologie beaucoup plus légère à réaliser et à diffuser que l’image.

Podcasts Podcasts Podcasts Podcasts Podcasts Podcasts

Est-ce utile aussi de rappeler la magie de la radio, de l’écoute ? Le monde va vite mais il est aussi abasourdissant d’images. Absorbées que nous sommes, il semblerait que nous en ayons perdu l’attention. Pourtant il est bon, il est si bon de se mettre un son dans les oreilles et de laisser son regard fuir, que ce soit dans les feuilles de salade à rincer ou par la fenêtre du train... Se nourrir, se remplir la tête d’autres formats à un autre rythme.

Dans son travail, Carla Demierre cherche à écrire des voix. En tant qu’autrice mais aussi en accompagnant les étudiantes de la HEAD, elle aime entrer dans le texte non par la porte d’entrée (un nom d’autrice, le prestige d’une couverture d’éditrice, une réputation, une aura) mais par la fenêtre (aller dans le texte directement, l’écouter, et vivre l’expérience sensible de la littérature).

Le travail sonore autour de la langue fait donc partie de sa démarche littéraire. Alors, quand une collaboration s’est dessinée avec le Grütli, il a tout de suite été question de rencontrer des artistes pour évoquer leur pratique d’écriture puis d’en faire un podcast. Il y avait une rencontre publique et une trace retravaillée et écoutable en tous temps. Avec la pandémie, les rencontres publiques se sont résumées à celle entre Célia Houdart et Fabienne Radi. Mais la série *L’Heure du Thé* existe bel et bien, elle est en ligne et il n’y pas d’heure pour s’y plonger!

Dans le premier épisode de *Pura Vida*, la nouvelle série de podcasts de Carla, on fait une rencontre saisissante avec Georgette. Comme Carla le dit en introduction, Georgette est sa voisine, elle est aussi sa grand-mère. Une femme très attachante de 91 ans, qui vit seule et qui pose un regard serein sur sa vie écoulée. Georgette a une pratique d’écriture très régulière, elle écrit le déroulement de ses journées dans un agenda depuis plus de 50 ans. Elle ne laisse jamais passer 3 jours sans

avoir écrit. Elle aime composer des phrases mais aussi écrire pour se souvenir et/ou faire de la place dans sa tête. L’écriture comme hygiène de vie en somme.

Pendant toute sa vie, Georgette a été une travailleuse du quotidien, de ce travail invisible et silencieux qui se remarque uniquement s’il n’est pas fait.

Dimanche : j’ai invité aujourd’hui la famille P. La bise souffle il fait très froid. La voiture va bien à nouveau. Nous passons une bonne journée. J’ai fait terrine – mouton – lapin – rampon – ananas frais. Avant de sortir, nous avons débarrassé le living parce que Monsieur T. va venir poser une nouvelle moquette. Retour à Genève vers 20h.

Pour fêter la création de notre plateforme *Les Podcasts du Grütli* et la sortie de *Pura Vida*, nous avons reçu Laurie Bellanca et Benjamin Chaval avec leur projet de *Lectures électriques*. Ce duo bien assorti propose, comme Carla, d’entrer dans les textes à l’aveugle. Une création sonore accompagne un montage de textes choisis pour ce jour précis par Laurie, la présence de Carla, à distance, a accompagné Laurie dans ses choix. Au fur et à mesure de la performance, Laurie prend les livres d’une pile et les pose plus loin, formant une nouvelle pile, organique. Un geste qui se répète, une voix grave, des sons modulés au fur et à mesure, nous avons assisté ce jour-là, ensorcelées, à un rituel psychomagique.

Pour écouter la lecture électrique du 19 mars 2022 : <https://soundcloud.com/lectureselectriques>

Vous pouvez écouter les podcasts de Carla Demierre sur grutli.ch et sur toutes les plateformes de diffusion de podcasts possibles et imaginables (ou presque). Faites passer!

Le nouveau livre de Carla Demierre est paru en mars 2022 aux éditions HEAD Publishing dans la collection Manifestes: *Mrioir, Mioirr*

Sortie des prochains épisodes: 30 avril, 2 juillet et 1er octobre 2022.



Illustration: Radio: An Illustrated Guide, Jessica Abel et Ira Glass, WBEZ Alliance, 1999

6 et 7 mai

Vendredi 6 mai
19h *Épisode_1: À force d'identité*

Samedi 7 mai
Soirée double!
19h *Épisode_1: À force d'identité*
20h30 *Épisode_3: Dire des conneries*

Salle du Bas / Sous-sol

Photos: Dorothee Thébert-Filliger, Samuel Rubio

Reprise 2022

Le Cogitoscope

Reprise

À sa création en 2018, *Le Cogitoscope* était une série dramaturgique pensée en quatre épisodes déclinés tout au long de la saison. C’était un projet particulier puisque Jean-Louis Johannides et Vincent Coppey élaboraient chaque épisode de manière évolutive, le résultat du premier influençant le second et ainsi de suite. Chaque épisode était conçu in situ pendant deux semaines et demie et le public retrouvait des éléments clefs à chaque épisode: mêmes personnages, même structure formelle. Mais il découvrait chaque fois une nouvelle thématique, de nouveaux enjeux, une nouvelle actualité, une nouvelle approche du plateau et de l’espace.

Jean-Louis Johannides et Vincent Coppey reprennent les épisodes 1: *À force d'identité* et 3: *Dire des conneries* en vue d’une tournée. Reprendre un spectacle plus de 3 ans plus tard en vue de le jouer ailleurs, c’est l’occasion de reprendre l’écriture, c’est l’obligation de remplacer une comédienne et de repenser la technique.

Qui suis-je ? Qui crois-je être ? Qui sommes-nous ? Qui affirmons-nous être ? Ces questions ne sont-elles pas trop générales pour pouvoir y répondre avec cohérence ? Est-ce que je peux imaginer être aussi celle que je viens de croiser sur le trottoir d'en face ? Celle à laquelle j'ai eu le sentiment de ressembler ?

En commençant par se référer à John Locke, qui fonda au 18e siècle la notion d’identité personnelle, Vincent Coppey et Jean-Louis Johannides digressent vers le langage philosophique pour créer des situations de rapports humains simples et ludiques en montrant par exemple, sans didactisme mais avec une pointe d’humour, comment l’un d’entre eux peut devenir l’autre.

Création et mise en scène
Vincent Coppet
Jean-Louis Johannides

Interprétation
Jean-Louis Johannides,
Vincent Coppey et Camille Mermet

Création sonore
Fernando de Miguel

Création lumière
Luc Gendroz

Régisseur général
Florent Naulin

Scénographie
Vincent Deblue

Administration
Anahide Ohannessian

Production
Cie Fatum en collaboration avec la Cie En dérouté

Co-production
Festival Itak, Le Grütli – Centre de production et de diffusion des Arts vivants

Soutiens
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture, République et Canton de Genève, aide à la diffusion, SIS Schweizerische Interpretenstiftung

Spectacles programmés au festival Itak à Maubeuge (Belgique), jeudi 12 mai 2022 www.lemanege.com/
Presentation-d-ITAK-Festival.html www.ciefatum.com



Dans la deuxième partie, l’épisode 3, le duo s’interroge sur les fake news.

Y a-t-il des égards à avoir pour les faits ? Mais qu'est-ce que cela m'apporterait de décrire ce truc correctement ? Et si nous nous en foutions ? Et si la plupart d'entre nous s'en foutait de parler de ce qu'ils ne connaissent pas ? Chacun a le droit de s'exprimer, c'est ça la démocratie. Qu'avons-nous à perdre ? – La réalité ? Perdre la réalité, ça peut vouloir dire quelque chose ? Alors je devrais me limiter à ce que je suis en mesure de décrire ? Par égard pour les faits ? Quelqu'un me dit que j'ai des égards à avoir pour ce que j'aime. C'est évident pour tout le monde. Et pour le reste ? Non seulement pour ce que je déteste, mais pour le reste muet qui se déroule sous mes yeux, qui ne m'apporte aucun avantage ? Des égards, ne serait-ce que parce ce que ça a lieu...



18 mai –
1er juin

Catalogue de Dérives

Un projet d'Esperanza López et Oscar Gómez Mata

Mercredi 18 mai
Samedi 21 mai
Mercredi 25 mai
Samedi 28 mai
Mercredi 1er juin

Sans réservation, arrivée possible à tout moment dans les tranches horaires indiquées:

11h-14h
16h-18h

Conception et direction
Esperanza López
Oscar Gómez Mata

Direction technique
Leo García

Production, administration
Aymeric Demay

Diffusion
Compagnie L'Alakran

Co-production
Azkuna Zentroa –
Alhóndiga Bilbao

www.alakran.ch

Les artistes Esperanza López et Oscar Gómez Mata créent *Catalogue de Dérives* en 2019 au Centre Azkuna Alhóndiga de Bilbao. Leur intention est de proposer au public des déambulations individuelles à réaliser sur le moment ou à adapter en fonction des disponibilités afin de travailler sur l'observation et l'exploration des paysages urbains quotidiens.

Une Dérive, ce n'est pas une balade classique, ni une visite guidée, historique, touristique ou culturelle. Ce n'est pas non plus une balade avec une artiste qui performe à vos côtés. C'est une proposition artistique à faire en solitaire et qui se réalise dans la marche. Elle vous demandera de renoncer à une manière logique et connue de se déplacer, d'accepter de rencontrer l'inconnu et de vous laisser aller au voyage intérieur.

La Dérive, comme déplacement de la pensée, est un chemin d'accès à soi-même et à une perception distincte de la réalité. Une façon de connecter le paysage et votre vie intérieure, de créer une vibration avec ce qui vous entoure, pour que votre récit personnel apparaisse dans le flux du quotidien. Voyager pour connaître votre géographie.

Pour faire une Dérive, pas besoin de réserver ! Vous venez au 2e étage du Grütli, sur La Terrasse, Oscar Gómez Mata vous attend et vous accueille. Là, vous pourrez choisir La Dérive qui vous convient après avoir discuté avec lui.

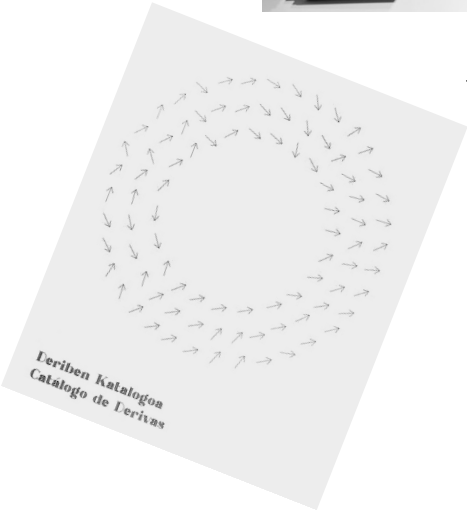
Si vous avez un moment après la rencontre, vous pouvez faire la Dérive tout de suite. Autrement, vous en choisissez une que vous pourrez faire quand vous voudrez.



Photos: Alakran

Mardi 17 mai à 19h
La Terrasse

Vernissage
À l'occasion de la publication du coffret
Catalogue de Dérives, une co-édition de Azkuna Zentroa –
Alhóndiga Bilbao & Le Grütli (bilingue français-anglais)



19h Salle du Haut / 2e étage

Jeudi 9 juin

Entrée libre, sans réservation

Passons à l'action !

La culture s'enorgueillit souvent d'être plus ouverte ou progressiste que d'autres milieux, mais les chiffres reflètent d'autres réalités. Fin 2020, une étude menée pour SzeneSchweiz ScèneSuisse, l'Association suisse des artistes de la scène, a révélé que 79% de ses membres avaient subi au moins une agression sexuelle au travail au cours des deux dernières années. 69% des réponses émanaient de femmes.

Progressivement, petit à petit, des langues se délient, des affaires refont surfaces. Des initiatives émergent, pour rendre visible la parole des personnes ayant subi des discriminations, à l'instar du collectif Arts_sainement*. Mais les dénonciations se font souvent de manière anonyme, sur les réseaux sociaux.

Dès lors, une multitude de questions surgissent :

Comment recueillir la parole des victimes ?

Après de qui ?

Quelles sont les actions concrètes possibles ?

Que faire de ces témoignages ?

Comment les prendre en compte ?

Car au-delà de la parole, se pose la question de la reconnaissance des violences, et des réparations, parfois symboliques. Chaque personne travaillant dans ou côtoyant les milieux culturels est concernée par ces questions.

Cette soirée a pour but de proposer un espace libre dans lequel poser ces questions, sans pour autant y amener forcément des réponses ; peut-être – et c'est déjà beaucoup ! – recueillir des témoignages d'actions déjà entreprises, donner des pistes, rassembler des conseils...

Une soirée dédiée, un espace bienveillant pour se rassembler et, ensemble, toutes provenances confondues, s'empouvoier.

* Arts_sainement est un mouvement créé par des artiste·x·s indépendant·e·x·s de Suisse Romande luttant contre tous types d'abus de pouvoir, de discrimination, de harcèlement et d'agissements hostiles dans le domaine des arts vivants suisses.

10-22 mai

Fanny Brunet
Olivia Csiky Trnka
Collectif
Sentimental Crétin
Création

Mardi 10 mai à 20h
Mercredi 11 mai à 19h
Jeudi 12 mai à 20h – à l’issue
de la représentation, rencontre
avec Alissa Wenz, autrice de
À trop aimer
Vendredi 13 mai à 19h
Dimanche 15 mai à 18h – RELAX
Lundi 16 mai à 19h
Mardi 17 mai à 20h
Mercredi 18 mai à 19h
Vendredi 20 mai à 19h
Samedi 21 mai à 20h
Dimanche 22 mai à 18h

Salle du Haut / 2e étage
Durée: 1h15

www.facebook.com/
sentimentalcretin/

Conception et écriture
Fanny Brunet
Olivia Csiky Trnka
Mise en scène
Olivia Csiky Trnka
Jeu
Fanny Brunet
Mathieu Ziegler
Création lumière
Joëlle Dangeard
Création sonore
Fred Jarabo
Costumes
Irène Schlatter
Scénographie
Christian Bovey
Dispositif vidéo
Elena Petitpierre
Assistanat
Lou Ciszewski
Administration
Yolanda Fernandez

Production
Collectif Sentimental Crétin
Co-production
Le Grütli – Centre de production
et de diffusion des Arts vivants,
Fond de résidence de la Ville
de Genève, Loterie Romande,
Fondation Göhner, le 104 / Paris,
Fonds d’Encouragement
à l’Emploi des Intermittent.e.s

Montrer les dents

Du sourire à la morsure ou comment est-ce qu’on apprend dès notre plus jeune âge à confondre contrôle, mépris et violence avec Amour...

Fanny Brunet et Olivia Csiky Trnka décortiquent les processus de l’emprise, c’est-à-dire la manipulation d’un être sur un autre pour le briser jusqu’au déni de sa propre identité. L’emprise peut surgir au sein de l’Amour comme au Travail. Car de nos jours, la pression néolibérale qui broie nos corps et nos esprits nous rend perméables à tous les excès, conscients ou inconscients.

Montrer les dents est une création entre féminité bien dressée et outils pratiques contre ce mur systémique, genré et patriarcal – Oui, ce sont les mots adéquats – qui nous minent le moral, le cœur et le corps tout en nous en mettant plein les yeux !
Alors purgeons-nous ensemble avec ce laboratoire de recherche sur la Perversion Narcissique et essayons d’habiter le monde différemment.

Oui, il y aura une histoire d’amour, mais pas comme on l’espère ; Oui, il y aura de la violence mais – ENFIN – là où on voudrait, car un chihuahua peut dissimuler une lionne ; et non, Fanny Brunet et Mathieu Ziegler ne mangeront pas les gambas jetées par la fenêtre...



Photos : Dorothee Thébert-Filliger, Astrid di Crollanza



Quand la fiction soigne la réalité

Autour de leur création *Montrer les dents*, Fanny Brunet et Olivia Csiky Trnka invitent le public pour une rencontre avec Alissa Wenz, scénariste, musicienne et autrice, le jeudi 12 mai à l’issue de la représentation. Dans un premier roman sorti en 2020, *À trop aimer*, elle a transformé son expérience d’emprise en fiction.

Est-ce qu’il s’est passé beaucoup de temps entre cette emprise que tu as vécue et le début du travail d’écriture ?

Non, j’ai commencé à écrire très vite, immédiatement après mon histoire réelle, d’abord sous forme de notes, de bribes. J’avais une mémoire très aiguë de tout ce qui s’était passé, jusqu’aux moindres détails, mais je sentais ou pressentais que bientôt j’oublierai, pour survivre, pour renaître. Je voulais écrire avant l’oubli, consigner les images, les mots qui me hantaient, pour être aussi précise que possible, aussi juste. Le travail romanesque est venu dans un second temps, à partir de cette matière.

Est-ce que l’écriture est une chose qui te travaillait depuis longtemps ou était-ce l’écriture de cette histoire-là précisément ?

J’écrivais depuis longtemps des chansons ainsi que des scénarios, j’ai une formation de scénariste et je suis également musicienne. L’écriture était donc déjà au cœur de ma vie. Mais cette histoire-là m’a propulsée dans le champ littéraire, que je ne m’étais pas autorisée jusque-là. Pour la première fois, j’ai éprouvé la nécessité d’écrire un roman, parce que c’était pour moi la seule façon de raconter, dans toute sa complexité, l’intériorité d’une femme qui subit une relation comme celle-ci. Par quels sentiments passe-t-on, par quelles pensées ou incapacités de penser ? Comment glisse-t-on de l’amour à l’aliénation ? Qu’est-ce qui explique un tel aveuglement, un tel crescendo dans l’oubli de soi ? Il me fallait un souffle, une voix, presque un monologue intérieur, et la forme romanesque s’est imposée d’elle-même.

Et fallait-il te défaire de cette histoire pour pouvoir en écrire d’autres après ?

Ce récit-là m’était nécessaire, vital ; je ne pouvais pas ne pas l’écrire. Je ressentais une forme de devoir moral à retracer la subtilité des mécanismes d’emprise, sans diabolisation, sans caricature – car ce sont des mécanismes d’une finesse inouïe – et avec un réel désir de réflexion sur les habitudes et les héritages qui nous amènent collectivement, culturellement, à ces violences. Cette nécessité intime, inébranlable, m’a aidée à me sentir légitime en tant qu’autrice, à franchir le pas, avant de raconter d’autres histoires en effet.

Est-ce que c’était difficile, éprouvant d’écrire ce livre, ou surtout libérant ?

L’écriture en elle-même était purement libératrice, je l’ai vécue dans la joie et la sérénité. C’était une façon de reprendre le contrôle des événements, un geste à la fois poétique et politique, qui me permettait de m’affirmer comme femme et comme autrice, de renverser les rôles, de reprendre le pouvoir par les mots et la conscience. À cela s’est ajouté le pur plaisir de la fiction, de la narration : j’ai construit ce roman avec une dramaturgie précise, comme une scénariste ; je tenais à ce que la lectrice soit happée, tenue en haleine, par un suspense qui me semblait pertinent pour raconter cet engrenage amoureux.

Te sens-tu encore « habitée » par cette personne avec qui tu as vécu cette emprise ?

Non, absolument pas. Écrire m’a permis de tenir cet homme à distance et, d’une certaine manière, de le transformer en personnage dans ma mémoire. Je crois que chacune de nous peut vivre plusieurs vies ; pour ma part, j’ai ouvert d’autres chapitres, j’ai changé.

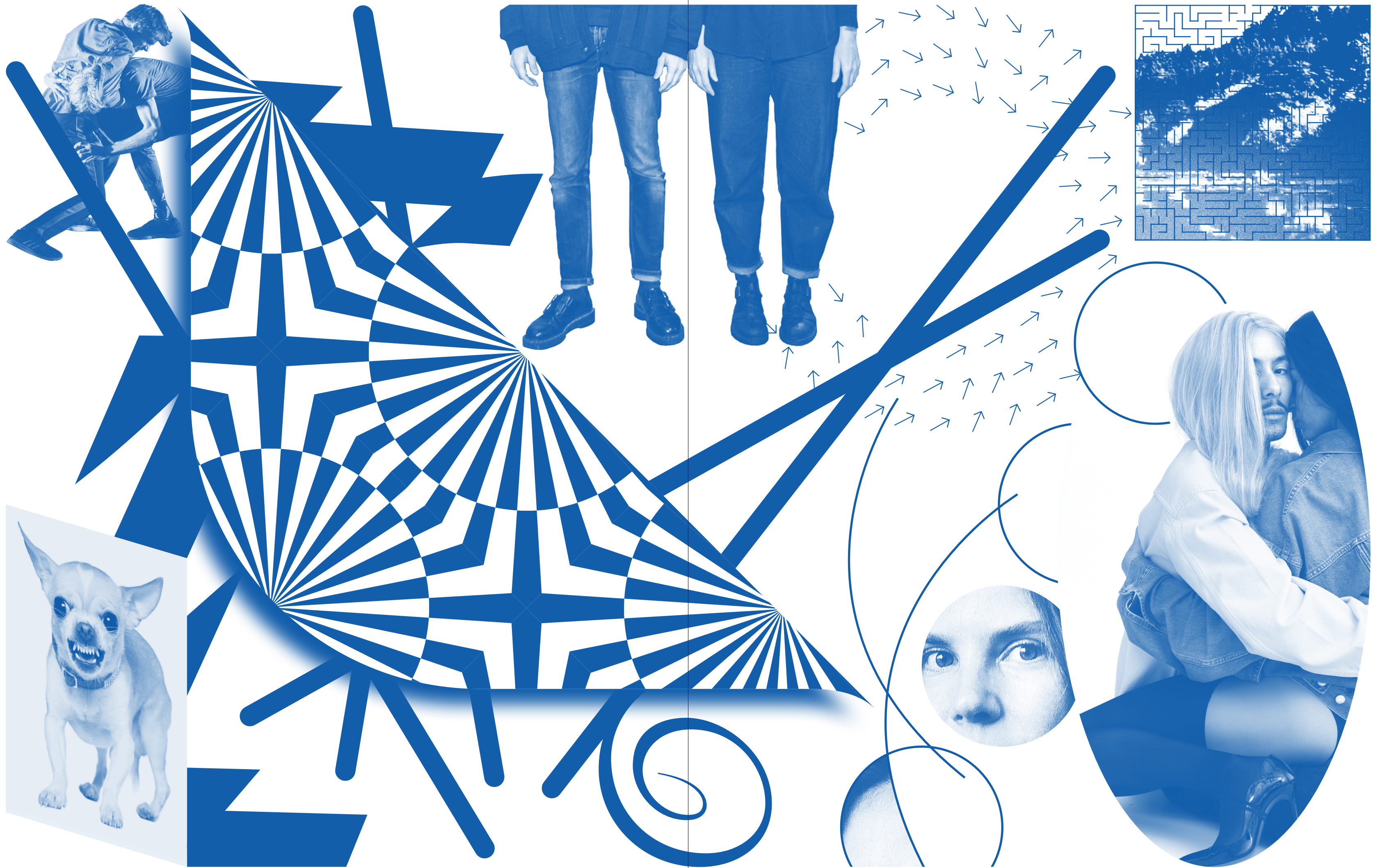
Peux-tu développer le lien que tu vois entre la société et ce qu’il t’est arrivé à toi personnellement ?

Il est évident que l’emprise et, pour le dire plus crûment, les violences conjugales, qu’elles soient physiques ou psychologiques, constituent un problème de société, et ne relèvent pas de la stricte sphère de l’intime ; on commence enfin à s’en rendre compte et à agir en ce sens. À mes yeux, c’est d’abord une question culturelle, liée aux rôles que chacune se croit obligé de tenir, en société comme en couple. Les femmes ont été tellement habituées à sourire, à se taire, à soigner, à s’effacer pour mieux plaire ! Les héroïnes dont regorgent la littérature, la mythologie et même le cinéma sont si souvent sacrificielles ! « Des victimes ou des vaincues », écrit Benoîte Groult dans *Mon évasion*. Pénélope qui attend gentiment Ulysse, Ariane qui aide Thésée à sortir du labyrinthe avant d’être abandonnée, Iseult qui guérit Tristan... Comment ne pas être imprégnée de cet imaginaire quand on a grandi avec ces fictions, avec ces figures ? Comment ne pas penser que la douceur, l’assistance, la patience, l’effacement, sont des vertus féminines ? Ce qui m’est arrivé personnellement obéit à une vision fantasmatique très répandue – celle de la femme prête à tout sacrifier, y compris son intégrité physique et morale, pour secourir l’homme qu’elle aime ; celle de la femme qui fait de l’effacement une ligne de conduite. Le fait que les violences conjugales soient si souvent exercées par les hommes sur les femmes – les statistiques sont écrasantes, même si l’inverse arrive parfois – est révélateur d’un dysfonctionnement profondément ancré dans les représentations liées à nos genres, et de l’ampleur des combats qui restent à mener.

Est-ce que tu penses que ça pourrait arriver une nouvelle fois ?

Je ne crois pas, car j’ai vécu ces dernières années, avec ce roman et grâce à lui, une sorte de prise de conscience féministe qui m’a rendue plus lucide et plus forte. Mais cette prise de conscience a été scandalement tardive ! J’ai grandi dans les années 1990, et à l’époque, on disait volontiers que les femmes avaient obtenu l’égalité avec les hommes, que les combats étaient derrière nous. On ne critiquait pas les droits acquis dans les années 1970, mais on estimait que cela suffisait. Le féminisme n’était pas quelque chose que l’on pouvait revendiquer au présent, on pouvait tout juste en parler comme quelque chose d’historique, de bénéfique (dans le meilleur des cas)... et de révolu. J’ai grandi dans cette logique et pendant très longtemps, trop longtemps, je m’interdisais toute pensée critique à l’égard des rôles sociaux impartis aux hommes et aux femmes. Fort heureusement, depuis une dizaine d’années, on s’est rendu compte de la nécessité de poursuivre la lutte. Je suis impressionnée par la maturité des adolescentes d’aujourd’hui : elles sont beaucoup plus affûtées sur ces questions que nous ne l’étions à l’époque, et beaucoup moins transigeantes, ce qui me donne énormément d’espoir.

Propos recueillis par Laura Sanchez



31 mai – 4 juin

Laida Azkona Goñi
Txalo Toloza-Fernández
Accueil

Mardi 31 mai à 20h
Mercredi 1er juin à 19h
Jeudi 2 juin à 20h
Vendredi 3 juin à 19h
Samedi 4 juin à 20h

Salle du Bas / Sous-sol
Durée: 1h30

Spectacle reporté
de mars 2021

www.azkona&toloza.com

Tierras del Sud

Spectacle en espagnol
avec surtitres en français

Avec cette performance-documentaire, Laida Azkona Goñi et Txalo Toloza-Fernández retracent l’histoire de la Patagonie, région d’Argentine, avec comme point de départ, le processus de récupération des terres ancestrales des Mapuche vendues aux grands industriels étrangers. En abordant les nouvelles formes de colonialisme et la violence qu’elles provoquent, *Tierras del Sud* évoque la résistance du peuple autochtone contre l’oppression de l’empire Benetton.

Après un voyage en Patagonie qui leur permet d’approcher les paysages, le territoire et la cosmogonie des Mapuche, les deux artistes détaillent la relation de ce peuple avec sa terre et le développement du conflit avec les grandes fortunes.



Photo: Alessia Bombaci

Dramaturgie
Txalo Toloza-Fernández
Chorégraphie
Laida Azkona Goñi
Interprètes
Laida Azkona Goñi
Txalo Toloza-Fernández
Voix
Sergio Alessandria,
Agustina Basso, Conrado
Parodi, Gerardo Ghioldi,

Daniel Osovnikar,
Sebastián Seifert, Rosalía
Zanón et Marcela Imazio
Assistante réalisatrice
Raquel Cors
Bande sonore originale
et conception
du paysage sonore
Juan Cristóbal Saavedra
Conception de l’éclairage
Ana Rovira

Conception audiovisuelle
MiPrimerDrop
Scénographie
Juliana Acevedo
MiPrimerDrop
Construction
Lola Belles, Mariona
Signes et RotorFab –
Espai Erre
Stylisme
Sara Espinosa

Coordinatrice du
processus de recherche
Leonardo
Gamboa Caneo
Sélection musicale
Marcelo Pellejero
Conception
de la production
Elclimamola
Photographie
Alessia Bombaci

Avec la collaboration de Sònia
Gómez, Maite Garvayo, Àngela
Fernández, Fernando Sánchez,
Orlando et Jaime Carriqueo

Tierras del Sud est une production
conjointe de l’Antic Teatre, du
Festival TNT et d’Azkona&Toloza.

Subventionné par le gouvernement
de Navarre et avec le soutien
du département de la culture de
la Generalitat de Catalunya et
du programme Iberescena.

Avec la collaboration d’Innova
Cultural (un programme de la
Fundación Bancaria Caja Navarra
et Obra Social La Caixa), du Teatro
Gayarre, d’El Graner – Mercat de
les Flors, de La Caldera, d’Azala
Espazioa, de l’Institut des arts de
Patagonie, de l’Église de Sabadell
et de la Bibliothèque populaire
Osvaldo Bayer à Villa La Angostura.

Le théâtre Garonne est producteur
délégué des tournées internatio-
nales de la trilogie PACÍFICO. *Tierras
del Sud* forme le deuxième volet.

Gênes, été 2019.

Un manifeste placardé au détour d’une rue du vieux quartier
fait formidablement écho avec *Tierras del Sud*.



Benetton, fameuse entreprise de Trévis, comme toutes les multinationales, met en œuvre un processus de transformation qui tend à augmenter sa propre compétitivité au niveau international et à la création d’un majeur profit, ce qui signifie la délocalisation de la production dans des pays avec une main d’œuvre bon marché. On ne compte même plus les témoignages d’ouvriers et d’ouvrières obligées à travailler dans ces galères appelées usines, avec des salaires de misère et des conditions de travail à la limite de la survivance.

De fait, contrairement à certains de ses représentants politiques qui veulent fermer les frontières à l’émigration, le capitalisme ne connaît pas de frontières.

Benetton, dont le siège est à Ponzano Veneto, produit et exporte ses produits dans le monde entier et, pendant que dans les journaux on discute d’un retour à la production Made in Italy de quelques petits pullovers, de fait on continue à perpétuer la même politique, à exploiter les ouvrières de leurs propres usines et les animaux qui fournissent les matières premières, à usurper les terres et, si nécessaire, à tuer les populations qui y habitent.

C’est ce qui est en train d’arriver en Argentine où Benetton, à partir des années 1990, a acheté pour 50 mille dollars rien de moins que 90 mille hectares de terres comprises entre l’Argentine, le Chili et la Patagonie, en les arrachant à ses habitantes, les Mapuche.

« Dans les terres de Benetton sont élevées 260 mille têtes de bétail, entre moutons et bœufs, qui produisent environ 1 million 300 mille kilos de laine par an, lesquels sont entièrement exportés en Europe. Sur le même terrain sont élevés 16 mille bovins destinés à l’abattoir.

L’entreprise italienne investit 80 millions de dollars dans diverses activités parmi lesquelles l’installation de commissariats pour le contrôle de la zone, la réalisation d’une station touristique et l’ouverture du Musée Leleque. »

(in Réseau solidarité révolution bolivarienne, Centre documentation
conflits environnementaux, Compagnie terras pour le sud argentin...)

Le peuple Mapuche est en lutte pour revendiquer sa propre identité liée à la terre ancestrale (*mapu* = terre, *che* = peuple), les luttes sont souvent réprimées dans le sang ou par de nombreuses arrestations (actuellement, il y a 35 détenues politiques mapuche, certaines avec des condamnations allant jusqu’à 15 ans). Récemment a été assassiné Santiago Maldonado qui, durant la résistance à une évacuation, a été séquestré par la gendarmerie argentine près du fleuve Chubut où son corps sans vie a été retrouvé après 78 jours.

Au moment-même où se déroulait l’enterrement de Santiago, la police argentine a attaqué une communauté mapuche à côté de villa Mascardi, un parc à quelques kilomètres de Bariloche, où des multinationales et des entreprises argentines sont en train d’initier la construction de méga installations touristiques et des activités liées à l’extraction de minerais et de pétrole. À cette occasion Raphael Nauhel a été tué par arme à feu, alors qu’un homme et une femme ont été grièvement blessés par les balles de la même police argentine.

La gendarmerie de l’état argentin réserve le même traitement à toutes les travailleuses en lutte : le 8 décembre elle a fait irruption, armes à la main, dans l’usine de bois MAM (Maderas al Mundo) de la province de Neuquén, usine occupée depuis cinq mois par les ouvrières suite au licenciement de 97 salariées. Le 14 décembre 2017, des milliers de personnes ont assiégé le parlement pour contrecarrer la réforme des pensions grâce à laquelle Macrí veut couvrir une partie de la dette de son gouvernement. 40 arrestations et cent blessées. La manifestation s’est répétée le 18 décembre : 80 arrestations et des centaines de blessées.

Pendant ce temps, ici à Gênes, on projette dans les salles le film *Soledad*, réalisé par Agustina Macrí, fille du même président. Un film qui aurait la prétention de raconter l’histoire de Sole et Baleno, deux camarades anarchistes, morts suicidées ; elles avaient été emprisonnées en Italie pour avoir combattu la dévastation et l’exploitation des territoires que le capitalisme, dont monsieur Benetton est un digne représentant, poursuit dans le monde entier au nom du profit.

Camarades gênoises

15-18 juin

Tanya Beyeler
Pablo Gisbert
El Conde de Torrefiel
Accueil

Mercredi 15 juin à 19h
Jeudi 16 juin à 20h
Vendredi 17 juin à 19h
Samedi 18 juin à 20h

Salle du Bas / Sous-sol
Durée: 1h30

Conception et création
El Conde de Torrefiel,
en collaboration avec
les interprètes

Mise en scène et dramaturgie
Tanya Beyeler
Pablo Gisbert

Texte
Pablo Gisbert

Performance
Gloria March Chulvi
Julian Hackenberg
Mauro Molina
David Mallols
Anaïs Doménech

Scénographie
Maria Alejandre
Estel Cristià

Sculptures
Mireia Donat Melús

Robot design
José Brotons Plà

Décalage des scènes
Miguel Pellejero

Création lumière
Manoly Rubio García

Création sonore
Rebecca Praga
Uriel Ireland

Direction
et coordination technique
Isaac Torres

Régie son et vidéo
Uriel Ireland

Régie lumière en tournée
Roberto Baldinelli

Administration et production
Haizea Arrizabalaga

Production exécutive
Cielo Drive SL

Diffusion
Caravan Production, Bruxelles

Traductions du texte
Marion Cousin (français)
Nika Blazer (anglais)
Martin Orti (allemand)

Soutiens
ICEC – Generalitat de Catalunya; TEM Teatre
Musical de Valencia; Centro Parraga de Murcia.
Co-production
Wiener Festwochen (Vienne); Festival d'Avignon;
Festival d'Automne (Paris); Kunstenfestivaldesarts
(Bruxelles); Centro Cultural Conde Duque (Madrid);
Festival Grec (Barcelone); Grütli – Centre de
production et de diffusion des Arts vivants (Genève);
Teatro Piemonte Europa / Festival delle colline
Torinesi (Turin); Points communs – Nouvelle
Scène nationale de Cergy-Pontoise – Val d'Oise;
La Villette (Paris).



www.elcondedetorrefiel.com

Una imagen interior

Spectacle en espagnol
avec surtitres en français

Una imagen interior, c'est le titre donné à cette nouvelle création par Tanya Beyeler et Pablo Gisbert, meneuses de jeu de la Compagnie El Conde de Torrefiel, pour débattre de la bataille culturelle des images et des idées.

Quel est aujourd'hui le rôle de la fiction et de l'imagination dans un contexte où la vérité et le mensonge ont été dévalorisés au profit de termes tels que *post-vérité* ou *fake news* ? Si le théâtre a été le premier sanctuaire de la fiction, qu'en est-il à l'heure où la réalité est sans cesse dynamitée par des fictions possibles ? A-t-il encore un rôle social ?

L'art qui autrefois cherchait à stimuler l'imagination a été remplacé par l'univers proposé par la publicité, le capital et les grandes sociétés ; la guerre des images fait rage et nous les consommons jusqu'à saturation.

La solution proposée par El Conde de Torrefiel est une ode à l'imagination, c'est-à-dire à la création de ses propres images, en se rappelant que la réalité est une fiction, que tout peut changer et que tout peut être créé.



Photo: Mario Zamora

Lors de cette dernière décennie, les discours sur l'avenir ont occupé une place centrale dans la pratique de l'art contemporain, comme un symptôme de la « lente annulation du futur » que nous vivons. Il est maintenant urgent de nous demander : comment habiter le vide laissé par l'absence de futur ? Comment le faire dans les arts performatifs ?

D'après Mark Fisher, « tout ce qui existe est rendu possible par une série d'absences qui le précédent, l'entourent, et lui accordent une consistance et une intelligibilité ».

Mais le néolibéralisme, notre système économique, cognitif, affectif et culturel, ne nous a pas seulement libérées d'un futur dans lequel nous n'avons jamais été incluses, il a en plus « subsumé et consumé les récits antérieurs », provoquant un « épuisement du nouveau qui nous prive même du passé ».

Mais si l'Histoire n'est, comme le pensait Schelling, qu'une « répétition d'alternatives », les fantasmagories de certains « futurs annulés » continuent d'opérer parmi nous et renferment des disruptions d'où il est possible de reconstruire le présent.

À une époque où la spectacularisation de la réalité a fait que « plus on regarde moins on est », où le régime de la visibilité nous attrape dans « un jeu où personne ne joue mais tout le monde regarde », et où nous ne cessons de consommer des images, est-il encore possible d'échapper à notre condition de spectatrices ? Conscient du fait que « la vie se joue maintenant, et maintenant, et maintenant », le théâtre, aujourd'hui plus que jamais, se révèle être un espace où transformer ce paysage épuisé.

IDÉES POUR SOUTENIR UN COMMENCEMENT

Dans *Una imagen interior*, El Conde de Torrefiel poursuit les lignes des pièces précédentes comme *Guerilla* ou *La Plaza*, mais en menant sa recherche plus loin, en imbriquant passé et futur dans la contraction du présent. Si son attention pour le temps, matière élémentaire du fait scénique, l'a jusqu'ici amenée à travailler de méticuleux engrenages à propos de dystopies probables ou de l'impuissance des sociétés actuelles, la compagnie propose maintenant de reconstruire des « futurs annulés » pour rendre à la scène son agentivité – ou capacité d'action – grâce à la puissance de la fiction et, dans le cas présent, de l'*ultrafiction*.

On nomme hyperstition l'idée performative qui génère sa propre réalité, la fiction qui crée l'avenir qu'elle prédit, la science expérimentale des prophéties autoréalisatrices. Dans un monde forgé à partir d'hyperstitions, de fictions légitimées en tant que réalité, où la vie s'atrophie dans le devenir virtuel de sa propre image, El Conde de Torrefiel propose cette fois l'érotisme de l'imagination comme alternative radicale aux fictions et aux images qui nous gouvernent.

Les stratégies du *reenactment*, qui habituellement se contentent en art de recréer ou de changer de contexte les faits sur lesquels s'est érigée l'Histoire, pourraient servir à invoquer des possibles qui ne se sont jamais réalisés. Le *reenactment* permet ainsi dans *Una imagen interior* de s'infiltrer dans les faits eux-mêmes pour faire en sorte que d'autres choses adviennent. En jouant, comme à l'habitude de la compagnie, sur la relation entre *Histoire et histoire*, et en créant un artefact chargé de présents qui n'ont pas pu éclore dans la réalité. Car il n'y a qu'au théâtre qu'il est possible de faire ça.

Dès notre naissance, nous représentons les fictions dans lesquelles nous sommes plongées, reproduisant encore et toujours les histoires qu'on nous livre toutes faites et dont nous connaissons le déroulement et la fin à moins que nous y changions quelque chose. Nos vies sont des hyperstitions ou des *reenactments*, des prophéties autoréalisatrices de ce qui devrait arriver dans tous les domaines : l'amour, le travail, la sexualité, la politique, l'amitié ou le théâtre. Mais comment ébranler le cours implacable des événements ? Où trouver la disruption ? Si réalité et fiction n'ont jamais été opposées, mais si au contraire la réalité ne peut se comprendre que comme une somme de fictions, alors peut-être que seules les *ultrafictions* sont à même de bouleverser les fictions.

On peut donc retourner les armes de l'hyperstition et du *reenactment* en notre faveur, en mobilisant des présences fantomatiques pour résister aux narrations hégémoniques de la réalité. Face à la spectacularisation de celle-ci, il est peut-être possible de reconstruire l'horizon depuis le vide engendré par l'absence de futur, depuis « le néant qui peut tout devenir, le fond d'où l'on peut à nouveau rebondir ».

Ce travail d'El Conde de Torrefiel renverse l'une des maximes de la société actuelle, car plus on regarde, plus on est, quand, dans *Una imagen interior*, la possibilité apparaît face au paysage.

Comme dans un théâtre baroque vide – la plus grande machine jamais inventée pour l'imagination, celle où la fiction a démontré plus de pouvoir que n'importe quelle image ou spectacle –, El Conde de Torrefiel nous invite ici à recréer la capacité disruptive de « futurs annulés », des fantasmagories qui démultiplient la puissance du champ d'action ultime de la vie et du théâtre : le présent.

Néanmoins, les *ultrafictions* ne proposent pas de solutions – « le fantôme nous oblige à prendre une décision, mais il ne nous dit pas quoi faire » –, elles ne prétendent pas éclaircir l'avenir. Leur opération consiste au contraire à jeter un brouillard, une brume qui déforme la réalité imposée, la brume qui nourrit en son sein le défi de créer de nouveaux paysages à habiter et à performer aujourd'hui.

Notes conceptuelles à partir de conversations avec Fernando Gandasegüi

23-25 juin

2020: Obscene

Photo: Melanie Hofmann

Alexandra Bachzetsis
Accueil

Jeudi 23 juin à 20h
Vendredi 24 juin à 19h
Samedi 25 juin à 20h

Salle du Bas / Sous-sol
Durée: 1h30

Conception
et chorégraphie
Alexandra Bachzetsis

Collaboration
scénographie
Sotiris Vasiliou

Collaboration
dramaturgie
Dorota Sajewska

Création et jeu
Alexandra Bachzetsis
Owen Ridley-DeMonick
Tamar Kisch
Sotiris Vasiliou

Création sonore
Tobias Koch

Création costumes
Christian Hersche
Ulla Ludwig

Communication
Julia Born

Photographies
Melanie Hofmann

Coiffure et maquillage
Delia Sciullo

Direction technique
Patrik Rimann

Production & tournée
Association
All Exclusive
Regula Schelling
Franziska Schmidt

Co-production
Kunsthaus Zürich, Kaserne
Basel, Dampfzentrale
Bern, L'Arsenic – Centre
d'art scénique contem-
porain Lausanne, ADN
Neuchâtel, Tanzquartier
Wien, Gessnerallee Zürich.
Cette performance est
une co-production dans
le cadre du Fonds des
programmeurs de Reso –
Réseau Danse Suisse, avec
le soutien de Pro Helvetia.

Soutiens
Contrat de soutien conjoint
entre la Ville de Zurich,
le Canton de Zurich et Pro
Helvetia, Fondation Ernst
Göhner, Fondation Ernst
& Olga Gubler-Hablützel,
Fondation Jacqueline
Spengler.



En jouant sur les mots, *obsène* et *scène*, Alexandra Bachzetsis explore l'ambiguïté créée par le frottement de ces deux termes.

La scène (le théâtre) est une machine à manipuler, il convoque souvent la séduction, met en jeu parfois l'attraction et les jeux d'identité sexuelle.

Les corps en scène, eux, offerts aux regards tels des objets de consommation soumis à la convoitise, peuvent devenir des lieux d'aliénation et de limitation de l'être humain.

Dans sa nouvelle pièce de danse, Alexandra Bachzetsis explore la sexualité et l'amour.

Il en résulte un jeu impitoyable avec l'embarras du public: coloré, drôle, divertissant.

Une soirée que nous n'oublierons jamais: c'est ce que doit être cette soirée de danse, dit en ricanant l'homme à moitié nu sur la scène. Le performeur Sotiris Vasiliou se moque de l'artiste, qui a présenté sa nouvelle œuvre *2020: Obscene* à la Kaserne de Bâle. *La majorité d'entre vous ne connaît pas ses pièces, soyons honnêtes*, poursuit le danseur. *Alexandra, nous te supplions d'arrêter immédiatement*.

Cette courte scène est exemplaire pour la chorégraphe Alexandra Bachzetsis, dont les travaux ont déjà été invités au Museum of Modern Art de New York ou à la Tate Modern de Londres. L'autodérision et l'humour sont importantes pour elle et sont particulièrement bien mises en valeur dans cette nouvelle pièce.

Alexandra Bachzetsis n'a pas choisi un contenu facile. Sa performance, qui se situe comme la plupart de ses travaux entre l'installation artistique et la danse, traite de la sexualité et de la mort. Et ce parfois de manière extrêmement explicite: peau nue, mouvements sensuels, jouets sexuels et projections vidéo.

L'effet est tantôt obscène, tantôt répugnant: une provocation délibérée de la Zurichoise. Elle a essayé de déterminer ce qui relève du voyeurisme et de l'exhibitionnisme, dit-elle, et fournit immédiatement la réponse: *Pour moi, l'obscénité consiste à observer les autres dans leur intimité*.

Et c'est ainsi que la chorégraphe expose sans ménagement le public à l'intimité des quatre interprètes, y compris elle-même. *Contrairement à ce qui se passe dans un musée, le public du théâtre peut se distancier de tout dans l'obscurité*, explique Alexandra Bachzetsis. *Je trouve cela trop simple. Je veux que les gens se confrontent à eux-mêmes*.

De la scène au centre d'art

Cette soirée n'est donc pas confortable, mais en revanche, ou justement pour cette raison, elle procure un grand plaisir. L'art de la chorégraphe réside dans l'utilisation habile d'un langage visuel frappant. Si certaines scènes peuvent paraître grossières au premier abord, la mise en scène les dissout aussi rapidement, passant de l'autosatisfaction publique à la peur que peut générer le caractère éphémère de la jeunesse.

L'artiste accompagne le tout d'une scénographie qui, avec ses couleurs vives, crée un effet visuel propre que l'on voit rarement au théâtre. C'est sans doute pour cette raison que le travail de l'artiste est régulièrement exposé dans les musées.

La folie de la beauté poussée à l'extrême

La société observe une tendance extrême à la mise en scène de soi, dit Alexandra Bachzetsis. Une tendance qui s'est renforcée avec la pandémie. *Je voulais pousser au maximum l'obsession de la beauté et le culte du corps de notre époque*, explique l'artiste, qui travaille avec des archétypes à connotation sexuelle.

La mode, dernier élément de ce dispositif coloré, est donc essentielle: une fois ce sont les cheveux longs, une autre fois les talons hauts ou le look d'écolière avec une minijupe et un chemisier moulant.

Il en résulte un mélange joyeux d'art, d'humour, de mode, de musique et de sexe. N'ayez crainte: la lumière dans le public reste éteinte. Personne ne verra le rouge de la honte, c'est promis.

Du 6 au 7 mai 2022

Le Cogitoscope



19h – *Épisode_1*
Vendredi 6 mai
Samedi 7 mai

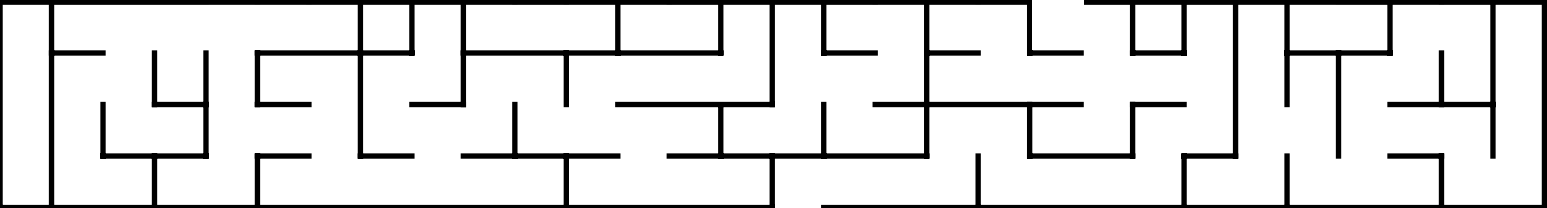
Un cogitoscope est un dessin pour résumer des informations.
Dans le spectacle, il y a deux personnages sur scène. Ils veulent tester des théories de philosophie.

20h30 – *Épisode_3*
Samedi 7 mai

Une théorie est une pensée sur comment les choses fonctionnent.
Les deux personnages tentent des choses sur scène. Ils sont très drôles et parfois un peu bizarres.

Salle du Bas / Sous-sol

↓



Du 10 au 22 mai 2022

Montrer les dents



18h
Dimanche 15 mai – RELAX
Dimanche 22 mai

Ce spectacle parle de manipulation.
La manipulation c’est quand quelqu’un influence une personne à faire ou à dire des choses.

19h
Mercredi 11 mai
Vendredi 13 mai
Lundi 16 mai
Mercredi 18 mai
Vendredi 20 mai

Une personne peut manipuler une autre personne dans une relation d’amour ou au travail.
La manipulation est une relation mauvaise parce que les personnes manipulées ne sont pas libres.

20h
Mardi 10 mai
Jeudi 12 mai
Mardi 17 mai
Samedi 21 mai

Salle du Haut / 2e étage

↑

Du 31 mai au 4 juin 2022

Tierras del Sud



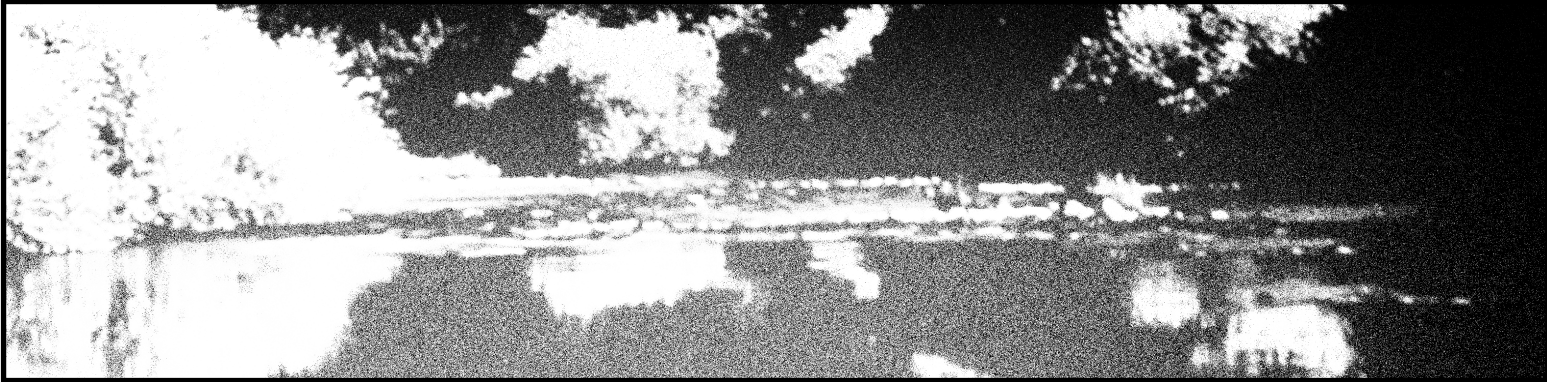
19h
Mercredi 1er juin
Vendredi 3 juin

Tierras del Sud est une phrase en espagnol, ça veut dire Terres du Sud.
Ce spectacle parle de la Patagonie, Une région de l’Amérique du Sud.
Les Mapuche sont les habitants de la Patagonie. En Patagonie, il y a l’entreprise Benetton. Elle cause beaucoup de dégâts aux Mapuche. Ce spectacle est en langue espagnole avec surtitres en français.

20h
Mardi 31 mai
Jeudi 2 juin
Samedi 4 juin

Salle du Bas / Sous-sol

↓



Du 15 au 18 juin 2022

Una imagen interior



19h
Mercredi 15 juin
Vendredi 17 juin

Una imagen interior est un titre en espagnol. Ce titre est inventé par la Compagnie El Conde de Torrefiel. Une compagnie est un ensemble d’artistes. Dans le spectacle Una imagen interior, on parle de la réalité.

20h
Jeudi 16 juin
Samedi 18 juin

Chacun de nous a sa propre vision de la réalité. Nous voyons le monde différemment selon :

- notre culture,
- notre caractère,
- notre histoire.

Salle du Bas / Sous-sol

↓

Du 23 au 25 juin 2022

2020: Obscene

19h

Vendredi 24 juin

20h

Jeudi 23 juin

Samedi 25 juin

Obscene est un mot anglais, en français on dit obscène.

C'est un spectacle de danse.

Sur scène, il y a quatre personnes.

Les personnes dansent et parlent de l'intimité.

L'intimité peut être liée:

- au corps,

- à la nudité,

- au sexe.

C'est un spectacle drôle.

Salle du Bas / Sous-sol

↓

Photo: Melanie Hofmann

Accès

Le Grütli encourage la mobilité douce!
À pied, à dix minutes de la gare Cornavin
En transports publics:
Tram 15, Bus 2, 19 et 33 – Arrêt Cirque
Tram 12 et 18 – Arrêt Place Neuve
En voiture: Parking de Plainpalais

Librairie

Au Grütli, il y a une petite librairie sur roulettes.
Le choix des titres est fait par les artistes elles-mêmes; nous leurs demandons de jouer aux libraires pour partager leurs réflexions, les livres qui les accompagnent dans leur recherche, une invitation à aller plus loin après avoir vu le spectacle. Nous proposons ces livres à la vente, grâce à un partenariat avec la Librairie du Boulevard.

Partenaires

AVEC LE SOUTIEN DE LA VILLE DE GENÈVE

CHÉQUIER CULTURE

20^{ans} LE COURRIER

théâtre de poche | hédé-bazouges

Halle Nord

Geyser

librairie du boulevard

REPUBLIQUE ET CANTON DE GENÈVE

Embassy of Foreign Artists

I♦théâtre

Le Grütli fait partie d'un réseau suisse en construction avec les institutions suivantes: Südpol (Lucerne), Tanzhaus (Zurich), Arsenic (Lausanne), TLH (Sierre), Performa Festival (Arbedo - TI), Belluard Festival (Fribourg), Roxy (Birsfelden - BS)

Buvette

La buvette du Théâtre (à prix doux et avec des produits locaux) ouvre une heure avant les spectacles et le reste après les représentations.

Tarifs au choix

L'accès à notre théâtre est pour toutes et pour chacune. Et les biens immatériels qu'il permet d'aborder sont, selon nous, proprement inestimables: soit leur valeur dépasse tout ce qu'on pourrait estimer, soit on ne peut leur donner de valeur marchande, car les œuvres créées par les artistes sont destinées à appartenir à toutes et à chacune, comme l'air, la terre, ou le soleil... Donc, c'est au choix de chacune, de 0 à 100.-

Réservations

La réservation est vivement conseillée.

En ligne:
www.grutli.ch

Par téléphone:
+41 22 888 44 88

Par mail:
reservation@grutli.ch

Les spectacles débutent à l'heure, toute place non retirée 10 min avant la représentation est libérée et remise à disposition du public en liste d'attente. L'entrée dans la salle après le début du spectacle est parfois impossible.

Merci de nous prévenir en cas d'annulation de votre réservation afin que nous libérions votre place.

Inclusion

Le féminin générique est utilisé au Grütli et inclut sans discrimination les femmes, les hommes, et toutes les personnes ne se reconnaissant pas dans cette division binaire des genres.

L'équipe

Adria Puerto i Molina

Responsable billetterie

Adrielly Ferreira Machado

Entretien des locaux

Aurélie Menaldo

Accueil des artistes & assistante production

Barbara Giongo

Co-directrice artistique

Coline Mir

Responsable buvette

Daniel Emery

Régisseur technique

Donatien Roustant

Administration & assistant production

Dorothee Thébert-Filliger

Photos

Dylan Huido

Buvette

Emilie Nana

Accueil public & billetterie

Jeanne Kichenassamy-Rapaille

Assistante de direction

Joana Oliveira

Co-directrice technique

Laura Sanchez

Rédactrice et relations presse

Lise Leclerc

Chargée de Diffusion

Marc-Erwan Le Roux

Direction administrative & Bureau des Compagnies

Marialucia Cali

Responsable communication, relations publiques et inclusion

Marie van Berchem

Responsable buvette

Nataly Sugnaux Hernandez

Co-directrice artistique

Paul Molineaux

Accueil Public & Billetterie

Robin Adet

Rencontres et tables rondes

Sonia Chanel

Accueil Public & Billetterie

Stéphane Darioly & Mélissa Mancuso

Vidéos

Tamara Bacci

Chargée de Diffusion

TM – David Mamie, Nicola Todeschini

Graphisme

Vincent Devie

Co-directeur technique

Wonderweb

Site internet

Association Le Grütli – Centre de production et de diffusion des Arts vivants

Martha Monstein, Laurence Perez, Carole Rigaut

Remerciements aux relecteurs FALC

Raphaël Haddad et Pierre Weber

Membres de l'association ASA – handicap mental

Accessibilité

Le Grütli est pourvu d'un ascenseur et toutes les salles sont accessibles pour les personnes à mobilité réduite.

Plus d'informations sur:
www.culture-accessible.ch

Impression Atar Roto Press SA

Toute la saison, c'est tarifs au choix!

22

Mai		Juin		Août	
6-7	<i>Le Cogitoscope</i> <i>Épisode_1: À force d'identité</i> <i>Épisode_3: Dire des conneries</i> Jean-Louis Johannides Vincent Coppey	1	<i>Catalogue de Dérives</i> Esperanza López Oscar Gómez Mata	1-12	Catol Teixeira à Halle Nord Résidence
9	<i>Votre comptabilité sur Excel en 40 minutes</i> Un atelier proposé par le Bureau des Compagnies	1-4	<i>Tierras del Sud</i> Laida Azkona Goñi Txalo Toloza-Fernández	26-31	<i>Garde-Robe</i> Kayije Kagame Cie Victor Dans le cadre de La Bâtie – Festival de Genève
10-22	<i>Montrer les dents</i> Fanny Brunet Olivia Csiky Trnka Collectif Sentimental Crétin	7	Chantier participatif – premier temps d'un focus sur la diffusion (Plus d'infos à venir) Dans le cadre du Bureau des Compagnies	29-31	Chloé Serre dans le cadre de GEYSER Résidence
18, 21, 25, 28	<i>Catalogue de Dérives</i> Esperanza López Oscar Gómez Mata	9	<i>Passons à l'action!</i> Échanges autour des questions de harcèlement dans les arts de la scène	Septembre	
30	<i>La réalisation d'une fiche technique</i> Un atelier proposé par le Bureau des Compagnies	13-16	Sébastien Grosset Résidence	1-4	Chloé Serre dans le cadre de GEYSER Résidence
31	<i>Tierras del Sud</i> Laida Azkona Goñi Txalo Toloza-Fernández	17	<i>Session internationale Openoffice</i> Collectif de bureaux de production belges, en ligne	29-30	<i>Howl</i> Maya Bösch Cie Sturmfrei
		15-18	<i>Una imagen interior</i> Tanya Beyeler Pablo Gisbert El Conde de Torrefiel	→ Nov	Thando Mangcu Résidence avec le soutien de Pro Helvetia
		18	<i>Rendez-vous</i> Eugénie Rebetez	Octobre	
		23-25	<i>2020: Obscene</i> Alexandra Bachzetsis	10-22	<i>Kick Ball Change</i> Charlotte Dumartheray Kiyan Khoshoie Cie KardiaK
		Juillet		31	<i>Vielleicht</i> Cédric Djedje Cie Absent.e pour le moment
		11-17	Marion Zumbach à Halle Nord Résidence	Novembre	
		18-29	Jérémy Chevalier à Halle Nord Résidence	1-13	<i>Vielleicht</i> Cédric Djedje Cie Absent.e pour le moment
				Décembre	
				10-21	<i>Mer Plastique</i> Tidiane N'Diaye Cie Copier Coller